

DE NALOLO AU MOSI-OA-THUNYA

(JUILLET-AOUT 1898)

Par Eugène BÉGUIN, *missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse.*

Ce n'est pas un voyage d'exploration ayant l'attrait de la nouveauté que celui que nous devons entreprendre en juillet 1898. Notre excursion a été déjà racontée par maint voyageur; cependant, une relation écrite aujourd'hui peut offrir encore quelque intérêt, car les conditions du pays changent d'année en année; elles ne sont plus ce qu'elles étaient en 1860 quand Livingstone découvrait, pour ainsi dire, le Zambèze, ni ce qu'elles étaient en 1878, quand le major Serpa Pinto et M. Coillard exploraient, à leur tour, cette partie du cours du grand fleuve sud-africain, ni même ce qu'elles étaient en 1895, lors du voyage de M. Alfred Bertrand, de Genève.

I

Disons d'abord un mot des conditions dans lesquelles s'accomplit ce voyage et des préparatifs qu'il exige. Nous devons le faire en famille, ce qui ne laisse pas de compliquer un peu les affaires; voyager avec des dames et des enfants dans un pays primitif comme l'est la région du cours supérieur du

Zambèze, n'est pas chose des plus simples, mais il y a aussi des compensations qui valent bien les quelques ennuis que l'on peut avoir à supporter.

Comme il s'agit d'un voyage de plus de quinze jours dans une contrée où non seulement il n'y a pas d'hôtelleries, mais où les villages sont rares, il faut emporter les vivres nécessaires pour nourrir toute la troupe. En outre, il faut prendre avec soi des ustensiles de ménage, des tentes, de la literie. Enfin, il faut s'occuper de trouver les canots et les bateliers dont on aura besoin. Leur nombre étant assez considérable, on est obligé de s'adresser aux chefs du pays qui nous prêtent des bateaux et recrutent les bateliers. Ceux-ci reçoivent, au retour du voyage, leur salaire en marchandises, pour la valeur d'environ dix francs. Les pirogues zambéziennes sont, comme celles de nos ancêtres lacustres, simplement creusées dans un tronc d'arbre. Leur construction est cependant assez artistique. Les gens du métier s'efforcent de les faire le plus droit possible; la poupe et la proue sont taillées avec goût et quelquefois ornées. Ces canots sont de grandeur très variable, mais il est rare d'en trouver qui aient moins de cinq mètres; en général, ils ont une longueur moyenne de huit à dix mètres, mais on en voit qui ont jusqu'à quinze mètres. La largeur ne varie pas proportionnellement à la longueur; la plupart n'ont que soixante à soixante-dix centimètres de large; quelques-uns ont quatre-vingts centimètres et les plus petits n'ont guère que quarante centimètres. Ce qui est fort ennuyeux, c'est que ces canots ne sont presque jamais étanches; seuls les canots tout à fait neufs ne coulent pas; mais après quelques mois d'usage, ils commencent à faire eau. Naturellement, cela devient toujours pire à mesure que le canot vieillit, si bien qu'au bout de cinq ou six ans de service, ils sont à peu près hors d'usage. Les canots nous font faire connaissance avec un des arts du Zambézien, celui qui consiste à coudre les canots, opération qu'il est nécessaire d'exécuter avant de se mettre en route. Quand leurs bateaux se fendent et font eau, les Zambéziens les raccommoient d'une façon très ingénieuse. D'abord, de chaque côté de la fente et cela dans toute sa longueur ils font, au moyen d'un fer chauffé à blanc, des trous d'un diamètre d'un centimètre, espacés les uns des autres de huit millimètres, puis ils recouvrent la fente de filaments spongieux de

façon à faire un bourrelet étanche d'environ quinze centimètres de grosseur. Alors, on coud ce bourrelet, en faisant passer dans les trous qui ont été pratiqués auparavant des racines qui rappellent beaucoup l'osier. Cette couture est solide et ne pourrit pas facilement dans l'eau. Ce travail dénote souvent beaucoup de goût; il est quelquefois tout à fait artistique et, naturellement, chacun n'est pas à même de l'exécuter. Enfin, on bouche soigneusement tous les trous avec des tampons d'étoupe, si bien que, pour un certain temps, le canot ne coule presque plus. Ajoutons aussi que les Zambéziens connaissent une espèce de poix dont ils enduisent les fentes des canots, quand elles sont encore légères.

Quant aux bateliers, ce sont, en général, de beaux hommes bien bâtis, bien musclés. Ils sont plutôt grands; en moyenne, leur taille est de 1 m. 75 cm., mais il n'est pas rare d'en voir qui ont 1 m. 85 cm. ou même plus. Quand on connaît le régime de ces gens, on peut s'étonner qu'ils soient aussi forts et aussi robustes. A part le poisson qui se trouve en grande abondance dans le Zambèze, ils ne mangent que très rarement de la viande et, quand ils en ont, c'est presque toujours celle d'animaux morts de maladie ou des cadavres qu'ils disputent aux vautours. Leur nourriture ordinaire consiste en maïs, sorgho, manioc et pourtant ces gens sont d'une force de résistance extraordinaire. Nous allons les voir en voyage, ramant, la tête nue, au grand soleil, du matin au soir, presque sans se reposer, n'ayant pas toujours de quoi manger à leur faim et devant cependant dépenser beaucoup de forces, particulièrement dans la région des rapides.

II

Enfin, tous les paquets sont faits, les bateaux sont prêts, ainsi que les bateliers; nous allons nous mettre en route. Disons d'abord un mot de notre point de départ, *Nalolo*, et de la région où se trouve ce village. Nalolo, que mentionne la plupart des cartes modernes du Zambèze, est construit sur la rive droite de ce fleuve et non sur la rive gauche, comme l'indiquent

à tort un grand nombre de cartes, par 16° de latitude Sud et 21° de longitude Est de Paris. C'est la résidence de *Mokuae*, sœur aînée du roi Lewanika, chef des Ba-Rotse (ou Ma-Rotse, les deux préfixes sont employés). Elle jouit, dans le pays, d'une autorité presque égale à celle de son frère dont le village, *Lealuyi*, se trouve à environ quarante kilomètres au Nord de Nalolo. Ces deux villages sont situés au milieu d'une vaste plaine appelée le Bo-Rotse et qui est traversée à peu près par le milieu par le Zambèze. Cette plaine a environ trois cents kilomètres de longueur et peut-être cinquante kilomètres dans sa plus grande largeur; son altitude moyenne est de plus de mille mètres au-dessus de la mer. Cette région est assez peuplée, mais elle est très dénudée; les rives du fleuve ne sont bordées que de roseaux où croissent seulement, par-ci par-là, dans la plaine, des bouquets d'arbres qui sont, pour la plupart, les tombeaux d'anciens rois. Ainsi qu'à Lealuyi, il y a, à Nalolo, une station missionnaire fondée en 1894. Ce village peut avoir un millier d'habitants; Lealuyi en a probablement trois mille. Indépendamment des cultes du dimanche et de la semaine, l'œuvre missionnaire consiste dans les soins donnés aux malades et surtout dans la tenue de l'école. A Nalolo, il y a environ soixante-dix élèves; ils apprennent non seulement à lire et à écrire, mais encore les quatre règles simples, la géographie, l'histoire biblique et même un peu d'anglais.

Le jeudi 30 juin 1898, nous nous mettons en route pour nos stations du Sud, où nous devons avoir notre conférence missionnaire. La première étape n'est jamais bien longue; il faut d'abord se mettre en train. Quelques heures après avoir quitté Nalolo, nous passons devant *Namaioula*; c'est un de ces bouquets d'arbres comme on en voit quelques-uns dans le Bo-Rotse; ce sont des lieux de pèlerinage, où l'on vient offrir des sacrifices et consulter des oracles avant d'entreprendre une expédition. Ainsi, on vide du lait sur le tombeau et selon que le lait est absorbé plus ou moins rapidement, on croit que le dieu approuve ou désapprouve l'entreprise. Nous marchons encore quelques heures et nous arrivons à *Naraukoukou*, assez gros village où nous passons la nuit. Nous sommes encore en plein Bo-Rotse, à quarante kilomètres à peine en aval de Nalolo. Comme conséquence de l'absence de forêts dans la plaine, on manque de combustible et si l'on n'a pas eu soin d'en

prendre avec soi, on est réduit, pour faire bouillir l'eau du café, à brûler des roseaux et des broussailles. Par contre, dans le Bo-Rotse, on a l'avantage d'avoir du lait; on n'en trouvera plus en aval. C'est un fait bien extraordinaire que la terrible épizootie qui, en 1896, détruisit presque tout le bétail de la plus grande partie du Sud de l'Afrique, n'ait pas atteint le Bo-Rotse. Cette plaine a donc toujours de grands troupeaux de vaches. On trouve facilement à y acheter du lait. Nous campons au bord du fleuve, mais on ne s'en douterait guère, tant il fait peu de bruit, et pourtant son courant est rapide; sa vitesse est de quarante à cinquante mètres à la minute, mais il coule sur un lit de sable.

Le lendemain matin, nous remettant en route, nous arrivons bientôt à *Zloufa*, le village le plus important de cette région, puis nous apercevons encore un tombeau, c'est celui de *Moana Mbinyi*, divinité importante à laquelle on attribue le pouvoir de faire réussir ou de faire échouer les voyages; autrefois, jamais une flottille n'aurait passé devant ce tombeau sans y porter des offrandes. Vers quatre heures de l'après-midi, nous passons devant *Senanga*. Cet endroit nous intéresse, car bientôt nous y aurons une station¹. *Senanga* est un petit village, mais il y en a beaucoup d'autres dans un rayon pas très étendu, de sorte qu'il vaut la peine qu'un missionnaire s'y établisse. Nous sommes ici à la porte de la vallée, à environ quatre-vingts kilomètres de Nalolo. Les deux chaînes boisées qui bordent la plaine se rapprochent et, sur une longueur de plus de deux cents kilomètres, longent les rives du Zambèze qui, sur ce parcours, a un caractère totalement différent de ce qu'il est dans le Bo-Rotse; il devient très accidenté, franchit de nombreux rapides et forme même des chutes. Le pays aussi est tout différent de la plaine; c'est une région boisée, rocailleuse, fort peu peuplée, mais où l'on rencontre du gibier en assez grande abondance. Il n'est pas rare d'ouïr les rugissements du lion et il ne se passe pas de soir que l'on n'entende le ricanement de la hyène. Les indigènes n'aiment pas cette région. Ils ne respirent à l'aise que dans la plaine; pour nous, au contraire, c'est une jouissance de voir un pays un peu moins monotone que le Bo-Rotse. Nous sommes heureux d'apercevoir

¹ Cette station a été fondée en décembre 1898 par notre compatriote, M. E. Boiteux.

des arbres et de la verdure. Dans cette partie de son cours, le fleuve présente un aspect riant; ce ne sont plus les rives dénudées, où ne croissent que des roseaux, du Bo-Rotse, mais une végétation verdoyante, des palmiers au stipe élancé, de belles fougères, des palones, des papyrus. Nous remarquons encore des acacias, des sycomores, des arbres à caoutchouc.

A peu près soixante-cinq kilomètres en aval de Senanga, après avoir franchi des rapides peu importants et ne présentant aucun danger, nous arrivons à *Séoma*. Ici, arrêt forcé de deux ou trois jours, car cet endroit est marqué par des chutes importantes qui interrompent le cours du fleuve et qui obligent à transborder les canots. C'est une grosse affaire; sur un parcours d'environ trois kilomètres, on traîne les canots pour les transporter d'amont en aval des chutes. On dit qu'autrefois on portait les canots pour effectuer ce trajet; cela valait en tout cas infiniment mieux que les traîner, ce qui les abîme beaucoup; mais, d'autre part, on faisait porter aux esclaves des charges énormes. Aujourd'hui, il se produit un nouveau changement; les Ma-Rotse ont imaginé de construire une voie faite de traverses de bois qui rappellent celles des voies ferrées et sur lesquelles on traîne les canots; de cette façon, le transbordage se fait beaucoup plus facilement et plus rapidement, tout en les abîmant moins que quand on les traînait simplement sur le sol.

Mais si le pays se civilise, l'amour du gain augmente aussi. Autrefois, les gens du roi opéraient ce transbordage des canots pour rien; puis il a fallu donner une brassée de calicot par canot; enfin, depuis que cette voie existe, il faut donner, outre le calicot, une couverture de laine par cinq canots ou fraction de cinq.

Pendant que nos gens sont occupés à transporter nos bateaux, allons visiter les chutes; elles s'appellent *Gonyé*. Si elles sont peu connues, à cause des grandes cataractes du Mosi-oa-Tunya qui les éclipsent, elles n'en sont pas moins bien belles aussi. Elles ont quelque chose comme dix mètres de haut et une largeur de deux cents mètres; là, le fleuve entier se réunit et s'engouffre dans un énorme réservoir où les eaux bouillonnent, ce qui fait que les indigènes lui ont donné le nom de *Pitsa*, c'est-à-dire la *marmite*, la *chaudière*.

Arrivés à Séoma un lundi matin, nous en repartons le mer-

credi après-midi et nous allons coucher le soir aux rapides de *Kalé*. Ces rapides ont quelque chose d'effrayant, non qu'ils soient particulièrement dangereux, mais à cause du bruit formidable qu'ils font; là, le fleuve s'élargit et coule sur des rochers dont un grand nombre apparaissent au-dessus des eaux.

A ce propos, il faut dire que le Zambèze varie beaucoup de largeur et que son volume est très différent suivant les saisons. De décembre à la fin d'avril, il ne cesse d'augmenter; par contre, de mai à novembre, il baisse constamment, ce qui fait qu'à certains moments quelques-uns de ces rapides sont complètement couverts par les eaux; en tout cas, leur aspect varie selon le mois de l'année où on les voit. Nous étions en juillet, les eaux étaient basses et les rochers très apparents. C'est pourtant à l'époque de l'étiage que les rapides sont le moins dangereux, parce que les bateliers peuvent alors entrer dans l'eau et guider le canot en le tenant, tandis que, quand les eaux sont hautes, cela n'est pas possible; en outre, le courant est beaucoup plus fort, de sorte que les accidents sont plus fréquents.

Quant à la largeur du fleuve, je ne crois pas qu'il y ait aucun endroit, du moins sur le parcours à moi connu, qui dépasse cinq cents mètres; il est rare qu'il atteigne même cette largeur. Du reste, il faut dire qu'on ne le voit presque jamais tout entier; il est généralement coupé en plusieurs bras par de nombreuses îles.

A *Kalé*, un de nos bateliers tue un gnou. Cet étrange animal, au corps de cheval et à tête de bœuf, avec une crinière qui rappelle vaguement celle du lion, a une chair excellente dont nous avons beaucoup joui; avoir de la viande fraîche est une heureuse diversion à notre régime ordinaire de boîtes de conserves.

Non loin des rapides de *Kalé*, on trouve ceux de *Mpomboé*, que nous passons sans accident, et nous continuons notre route pour arriver aux rapides de *Locho*. Ceux-ci ont un nom lugubre: la *Mort*; ils ne sont cependant pas plus mauvais que d'autres; pourtant, il y a une vingtaine d'années, un Européen y est mort emporté par le courant; c'était un missionnaire jésuite dont le canot avait chaviré; ses bateliers essayèrent de le repêcher, mais il se débattait si bien que le malheureux ne put être sauvé.

Deux jours en aval de *Séoma*, nous trouvons *Nyamboé*. Le

fleuve fait ici une nouvelle chute. Il faut traîner les canots, mais sur un parcours d'une centaine de mètres seulement. La chute n'a guère que trois mètres de haut et une largeur d'environ trois cents mètres. En traînant mon canot, les bateliers, au moment où ils allaient le relancer à l'eau, le poussent maladroitement contre une pierre, ce qui le trouble. C'est là un contretemps bien ennuyeux, car il ne peut être question de continuer le voyage sans avoir remis en état le canot; cela va nous faire perdre tout un jour, d'autant plus que nous avons oublié de prendre avec nous un vilebrequin; aussi nous devons recourir, pour faire les trous de couture, au mode indigène du fer rougi au feu.

A partir de Nyamboé, pendant tout un jour, on ne sort pas des rapides; ils se suivent presque sans interruption. Les deux groupes principaux sont ceux de *Manyékanga* et de *Katima Mollo*. C'est en aval de ceux-ci que nous arrivions le samedi soir 9 juillet. Pendant la nuit de ce samedi au dimanche, nous avons eu une température tellement basse qu'il vaut la peine de la noter; cette nuit-là, le thermomètre descendit à 8° centigrades au-dessous de zéro. C'est dire que nous avons de la glace, vrai phénomène au Zambèze. Nous sommes en hiver, il est vrai, cependant il est très rare que le thermomètre descende au-dessous de zéro. C'est pendant les mois de juin et de juillet que les nuits sont le plus froides; il arrive fréquemment, pendant ces mois, que le thermomètre marque, la nuit, 3°, 2° ou même 1° au-dessus de zéro. Mais au milieu du jour, il fait toujours chaud; le thermomètre ne monte cependant pas au delà de 25°, seulement le contraste avec les nuits est tel que cette chaleur paraît presque plus pénible qu'aux époques les plus chaudes de l'année.

Peu après Katima Mollo, les forêts qui bordent le fleuve s'éloignent et forment une grande plaine semblable au Bo-Rotse. Nous nous trouvons de nouveau dans une région dénudée, sablonneuse, sans combustible; par contre, le bétail réapparaît. Cependant il y en a peu, car ici la peste bovine de 1896 a exercé ses terribles ravages.

Au campement de ce soir-là (lundi 11 juillet), nous nous rencontrons avec des gens qui ont tué un hippopotame; il est encore là, entier, gisant sur la rive; nous pouvons donc l'examiner à notre aise. Quel monstre! voilà ce qu'on ne peut s'empêcher

de dire en contemplant ce corps énorme, cette tête démesurée et difforme, ces petites jambes massives, avec une queue presque minuscule. Nous en eûmes notre part, car nous n'en dédaignons pas la viande. Quand la bête est jeune encore, sa chair ressemble à la viande de bœuf. La graisse est aussi belle que du saindoux.

Nous campons vis-à-vis de l'*Ile des Matébélé*. Ce nom lui vient de ce qu'un jour, comme les Matébélé, ces terribles guerriers qui vivaient de rapine, avaient fait une incursion dans cette région, les indigènes réussirent, par ruse, à les conduire dans cette île, où ils les abandonnèrent et où ils moururent de faim.

De là, nous n'étions pas loin de *Secheké*. C'est un centre important qui fut, de tout temps, capitale de cette région. A l'époque des Ma-Kololo, vers 1850, c'était une résidence royale; aujourd'hui, il y a là deux villages de chefs importants: celui de *Litia*, le prince héritier du royaume des Ba-Rotse et celui de sa cousine, *Akananguisoa*, la fille de Mokuæ, de Nalolo. Depuis 1885, nous y avons une station missionnaire, dont le premier occupant a été un Neuchâtelois, M. Jeanmairat. Actuellement, nous trouvons la station sans titulaire; son second missionnaire, M. Guy, y est mort en 1896¹.

De Secheké, l'étape est forte jusqu'à *Kazungula*; il y a, entre ces deux stations, une distance de soixante à soixante-dix kilomètres. Pendant la première moitié du trajet, on est en plaine; le fleuve coule lentement, quand, tout à coup, à environ quarante kilomètres de Secheké, le courant devient excessivement fort, on est arrivé aux rapides de *Ngalata*, connus aussi sous le nom de *Mombova*. Ce sont des rapides dangereux, où il arrive fréquemment des accidents.

Kazungula se trouve sur la rive gauche, comme Secheké et la plupart des établissements qui dépendent des Ba-Rotse. Le village de Kazungula est vis-à-vis de l'île de Mpalira, au confluent du Linyanti avec le Zambèze. Notre mission y fondait une station en 1889. C'est là qu'aboutit la route du Sud et que l'on traverse le fleuve, ce qui fait que cet endroit est souvent appelé le *Gué*. Ce nom ne signifie pas que le Zambèze y soit guéable, mais seulement que c'est là qu'on passe le fleuve.

¹ Depuis août 1898, la station est de nouveau occupée par un missionnaire européen, M. Louis Jalla.

De Kazungula au *Mosi-oa-Tunya*, que les Anglais ont appelé *Chutes Victoria*, il y a environ quatre-vingts kilomètres; mais ce trajet ne peut pas se faire en bateau, à cause de la quantité de rapides qui coupent le cours du fleuve. Ainsi, il faut aller à pied; cependant, comme nous avons avec nous des dames et des enfants, nous prenons un chariot léger attelé de huit bœufs. Cela nous prendra naturellement beaucoup plus de temps; mais, d'autre part, nous pourrions nous dispenser de prendre des porteurs pour nos effets et nos provisions.

La région qu'on traverse, de Kazungula au Mosi-oa-Tunya, est assez différente de celles que nous avons vues le long du cours supérieur du Zambèze; elle s'appelle le Bo-Toka; le terrain en est très rocailleux; on y trouve de beaux cristaux de roche, des pétrifications. C'est dans cette région que les chercheurs d'or ont l'espoir d'arriver à trouver le métal qu'ils cherchent avec tant de sollicitude; la végétation est autre que dans le Nord. On y voit plusieurs espèces d'arbres qui n'existent que là; ce sont des bois excessivement durs, qui constituent d'excellents matériaux de construction; les baobabs, rares dans le cours supérieur du fleuve, sont nombreux ici. On constate aussi des phénomènes remarquables de végétation, comme de vieux troncs tombés sur le sol desquels sont sortis de nouveaux arbres. Cette région est à peu près inhabitée; mais il n'en fut pas toujours ainsi. La dépopulation est due d'abord aux invasions guerrières des Matébélé, puis à la famine qui, à plusieurs reprises, a sévi dans cette partie du pays, mais particulièrement en 1896; enfin, les Ma-Rotse, dont le pouvoir s'étend jusqu'ici, ont emmené un très grand nombre de ces Ba-Toka en esclavage au Bo-Rotse. Ce pays est encore riche en gibier; on y voit, entre autres, beaucoup d'antilopes, dont on trouve, dans toute la région du Zambèze, plusieurs variétés.

Non loin des chutes, on rencontre deux villages, ceux des chefs *Moka* et *Sékuti*. Le but de notre voyage est de venir choisir l'emplacement d'une station missionnaire que nous voulons fonder ici. Mais il va sans dire que nous n'allons pas nous en retourner sans contempler les grandes cataractes dont depuis deux ou trois jours déjà nous percevons le sourd grondement. Le vacarme des eaux rappelle l'éclat du tonnerre; nous voyons très bien maintenant le nuage qui plane toujours au-dessus des chutes. De Kazungula chez Sékuti, nous avons suivi la rive

gauche du Zambèze; pour aller contempler les chutes, il faut passer sur la rive droite et faire encore une dizaine de kilomètres. Plus nous approchons, plus le bruit devient assourdissant. Enfin, nous arrivons vis-à-vis de ce spectacle unique, un des plus beaux qu'on puisse rêver, une des merveilles du monde, ce grand fleuve qui, sur une largeur de près de mille mètres, se précipite dans un gouffre d'une hauteur d'environ cent cinquante mètres. Le vacarme est effrayant; à plusieurs mètres des chutes, il ne cesse de pleuvoir; c'est un tableau splendide, une verdure magnifique, une végétation luxuriante; le paysage est sans cesse dominé par un gros nuage blanc de vapeur d'eau; c'est pour cela que les indigènes ont appelé ces cataractes *Mosi-oo-Tunya*, c'est-à-dire: *la fumée qui tonne*. Enfin, de tous côtés, de ravissants arcs-en-ciel ajoutent encore à la beauté de la scène.

A l'époque où nous avons visité ces chutes, au mois d'août, où les eaux sont plutôt basses, il y avait quatre groupes de cataractes bien distinctes. Le premier, d'une largeur que j'évalue à trente mètres; il tombait d'une hauteur de cent vingt mètres. Ce groupe formait trois chutes bien distinctes. Le second groupe, distribué en quinze chutes, sur une largeur de quatre-vingts mètres, tombait d'une paroi de cent quarante à cent cinquante mètres; le troisième groupe comptait trente chutes, répandues sur une distance d'environ deux cents mètres; enfin, le quatrième groupe comprenait sept chutes sur une largeur de trente mètres. Mais, à ce propos, je répète ce que j'ai dit plus haut: le Zambèze n'a presque pas deux jours de suite le même volume, de sorte que l'aspect des chutes varie suivant l'époque où on les visite. Comme largeur totale, comprenant toutes les chutes et les intervalles qui les séparent,

- le major Serpa Pinto indique mille huit cent quatorze mètres; nous ne savons sur quoi il s'appuie pour donner un chiffre aussi précis; l'a-t-il obtenu par des mesures trigonométriques? Il nous paraît très exagéré; du commencement de la première chute à la dernière, il ne nous semble pas qu'il y ait plus de mille mètres. Quant à la hauteur, nous l'évaluons, comme le major Serpa Pinto, à environ cent quarante mètres. Après s'être ainsi abîmé au fond du gouffre, le Zambèze se réunit tout entier dans un étroit canal qui n'a guère que dix mètres de large et où l'eau coule tranquillement; elle est d'un vert

intense qui rappelle les bassins de certaines gorges de la Suisse ; là, comme un fier coursier qui vient tout écumant de faire une course folle et qui, n'en pouvant plus, marche au pas, ainsi, dans cette gorge, le Zambèze semble se reposer des sauts formidables qu'il vient de faire et du vacarme assourdissant qui les accompagne.

III

De Nalolo au Mosi-oa-Tunya, nous avons parcouru une distance d'environ six cents kilomètres. Nous avons vu quatre régions différentes les unes des autres comme caractère, comme végétation, comme aspect.

C'est d'abord le *Bo-Rotse*, la plaine dénudée, sablonneuse, mais très peuplée, où le fleuve coule silencieusement en un courant violent.

Puis, c'est la région des *rapides* qui commence quelques heures en aval de Senanga. On est alors dans les bois, c'est un pays peu peuplé, mais très giboyeux.

La troisième région s'étend peu après les rapides de Katima-Mollo, jusque dans le voisinage de Kazungula. C'est de nouveau la plaine, avec les mêmes caractères que le *Bo-Rotse*.

Enfin, la quatrième est le *Bo-Toka*, celle qu'on traverse de Kazungula au Mosi-oa-Tunya, région boisée, accidentée, rocailleuse, mais différente de celle des rapides supérieurs par la végétation, entre autres par plusieurs espèces d'arbres qui ne se trouvent pas ailleurs.

Une question que nous nous sommes posée en faisant ce voyage, est de savoir comment il se fait que, dans tout le cours du Zambèze, il se trouve des hippopotames, des crocodiles et les mêmes poissons. La chose serait aisée à expliquer sans les chutes qui coupent le fleuve en plusieurs bassins absolument séparés les uns des autres. Les chutes de Gonyé, celles de Ngamboé et celles du Mosi-oa-Tunya sont des barrières infranchissables, sinon pour les hippopotames qui vont paître sur terre, en tout cas pour les crocodiles et les poissons. Ceci nous

semble confirmer l'hypothèse qu'avait émise Livingstone, qu'il existait dans toute cette région du bassin du Zambèze un vaste lac. Ainsi s'expliquerait la présence, dans tout le cours du fleuve, en dépit des chutes qui le coupent, des mêmes espèces animales.

En fait de gibier, nous sommes loin d'avoir indiqué toutes les richesses qu'offre le Zambèze sous ce rapport. On sait que cette contrée est encore une des plus giboyeuses de l'Afrique; cependant cette affirmation n'est vraie que pour les parties boisées; actuellement, on ne trouve guère dans la plaine, en fait d'animaux, que des antilopes; il arrive que des lions y fassent une apparition; mais, comme le disent les indigènes, ceux-là ne font que « d'y apporter des os »; bien vite, toute la population masculine organise des battues, absolument comme en Suisse quand on signale la présence d'un loup. Pour trouver du gros gibier, le rhinocéros, l'éléphant, le buffle, le zèbre et les animaux féroces, il faut s'éloigner de la plaine et s'en aller bien loin dans la forêt. Par contre, l'hippopotame est beaucoup plus abondant dans la région de la plaine que dans celle des rapides, cependant on l'y rencontre aussi. Il cause souvent des accidents; il arrive même que certains d'entre eux, aigris probablement par une ancienne blessure, poursuivent les canots. Cependant cela est rare, et on peut dire que, quand ils font chavirer des canots, ce sont presque toujours de vrais *accidents*. Quant aux crocodiles, on ne les rencontre que dans les plaines, où ils sont extrêmement nombreux; on en voit constamment qui se chauffent au soleil sur des bancs de sable.

Il aurait aussi fallu mentionner les affluents du Zambèze, dont on rencontre un assez grand nombre sur ce trajet de Nalolo au Mosi-oa-Tunya. Mais on peut se contenter de faire, à leur sujet, la remarque générale qu'à l'exception du Linyanti, ils se jettent tous sur la rive gauche du Zambèze; en outre, presque tous, à leur confluent avec le grand fleuve, sont très peu apparents, tandis que quelques kilomètres plus haut à l'intérieur des terres, ces affluents sont généralement de très grosses rivières; près de leur embouchure, elles se perdent dans les sables; elles ont alors bien maigre apparence.

En même temps que l'article qui précède, M. Perregaux nous écrivait ce qui suit:

J'ai quelques remarques à faire au sujet du tome XI du *Bulletin*; vous pourrez en faire l'usage que vous voudrez. Peut-être serait-il bon de les publier, dans l'intérêt même de l'exactitude scientifique? Il paraît que j'ai écrit mon manuscrit bien indistinctement et comme l'alphabet des mots tschi est celui de Lepsius, ce dont je n'avais pas fait la remarque, les quelques erreurs qui se sont glissées dans l'orthographe des mots en tschi sont bien compréhensibles. Je vois que surtout la lettre gutturale ñ, qui équivaut à ng, n'a pas été comprise; de là, page 120 : Ouyâvikôpai au lieu de Onyânkôpon. — Pangivi pour panyin. — Vikyere pour ñkyere. — Nnuari no pour nnan no. — Vikum pour ñkum. — Sumâvi pour suman, page 123.

Cette consonne gutturale se prononce comme ng dans *sing*. Ce que je dis dans le présent article des cauris corrigera aussi une erreur dont je ne m'explique pas l'origine au bas de la page 134.

Encore une remarque à propos de l'article de mon ami, le missionnaire E. Béguin : Au Bo-Rotse, page 97, je lis avec étonnement : « Pourquoi, tandis que dans la race blanche il y a une variété infinie de couleurs, de cheveux et d'yeux, n'y en a-t-il aucune dans la race nègre? Tous, hommes, femmes, enfants, qu'ils vivent au Nord ou au Sud, à l'Orient ou à l'Occident, tous ont les mêmes cheveux et, à très peu d'exceptions près, les mêmes yeux; je connais un seul Noir qui a les yeux bruns; à quoi peut tenir cette uniformité? » Je ne saurais faire la même remarque au sujet des nègres de la Côte d'Or. Les yeux, il est vrai, ne diffèrent que par des nuances à peine perceptibles, allant du brun-noir au noir, mais la couleur des cheveux, comme celle de la peau, offre de nombreuses variétés. Sans parler de l'albinisme, que j'ai constaté aussi chez les nègres (couleur blafarde de la peau et des cheveux et yeux rouges), je rencontre chaque jour des nègres à la peau et aux cheveux rougeâtres; ce sont les enfants de parents parfaitement noirs et dont les frères ou sœurs sont noirs aussi. Quelle est la cause de ce phénomène? Il me semble plus inexplicable encore que l'uniformité.

Et, du reste, il y a, même dans la coloration noire, des nuances très prononcées, allant du gris-noir au noir d'ébène.

Nous avons aussi parmi nos écolières une petite fille dont les cheveux rappellent beaucoup plus la soie que la laine; n'est-elle qu'une exception qui confirme la règle? C'est ce que je ne saurais affirmer. Ce sont là quelques remarques que je voulais mettre en regard de celles de M. Béguin, dont j'ai lu l'article avec le plus grand intérêt.